

13, RUE THÉRÈSE

Elena Mauli Shapiro

13, RUE THÉRÈSE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Bourgeois*

Michel
LAFON

Pour admirer les nombreux documents originaux en couleurs,
rendez-vous sur www.13ruetherese.com

Titre original :
13, rue Thérèse

© 2011, Elena Mauli Shapiro.

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

Ce livre est publié en accord avec Little, Brown & Company,
New York, États-Unis.

© Éditions Michel Lafon, 2012
7-13, boulevard Paul-Émile Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Pour Harris

CE QUI EST ÉCRIT

Paris, peu avant Noël

Le cadeau de Josianne est une boîte carrée toute simple, aux côtés à peu près aussi longs que son avant-bras et d'une profondeur équivalente à la largeur de sa paume. Le couvercle en plastique blanc affiche un motif désuet – des carreaux rouges et blancs, comme ceux que l'on voit sur la nappe des petits restaurants familiaux. La boîte en elle-même n'a rien d'extraordinaire, mais son contenu a déjà provoqué quelques poussées de fièvre. Du moins est-ce l'un des effets qu'il eut sur Josianne lorsqu'elle entra en sa possession. Peut-être décida-t-elle alors de transmettre ce cadeau autant par nécessité de l'éloigner d'elle que pour le partager avec quelqu'un d'autre. Dans tous les cas, la boîte lui laissa croire que ce choix était le sien.

La première personne à qui elle la confia fut un physicien russe dont elle avait aimé le visage en feuilletant les dossiers des professeurs étrangers. Sa photo ayant attiré son attention, elle alla cacher la boîte dans son bureau pour qu'il la trouve au moment où il explorerait son nouvel espace de travail. La boîte eut un drôle d'effet

sur lui aussi – mais cela pouvait s’expliquer par le rire facile de Josianne, ses cheveux soyeux d’un roux profond, ses yeux noisette qui changeaient si étrangement de couleur selon la lumière qu’ils dégageaient presque quelque chose de dangereux, tel un léger crépitement électrique. Lors de la rentrée suivante, ce fut le tour d’un historien suisse (le cadeau choisissait toujours de revenir vers elle). Puis il y eut une année où aucun des universitaires ne lui plut et où elle laissa la boîte de côté.

Arriva une nouvelle rentrée. Au début, elle pensa qu’elle serait pareille à la précédente. Elle n’avait pas remarqué d’emblée la dernière recrue. C’était un professeur étranger qui, comme tous les autres, se résumait pour elle à une feuille de papier avec des renseignements à enregistrer dans une base de données et à qui elle devrait assigner un bureau et commander une carte de bibliothèque. Lorsqu’il lui écrivit pour lui poser des questions sur son séjour en France, il le fit avec une politesse étonnamment sèche et formelle pour un Américain. Elle commença à taper son curriculum vitae dans le système informatique sans vraiment voir les mots sur la page – un universitaire californien, spécialiste de la littérature française du XIX^e siècle. Ce n’est que lorsque ses doigts copièrent l’un de ses projets annexes – traduire les poèmes de Paul Valéry – qu’un déclic se produisit. Elle se figea, revint vers le haut de la page et lut véritablement son nom pour la première fois : Trevor Stratton.

Un traducteur, pris dans l’espace entre deux langues. L’effort qu’implique le travail de transmission d’un code à un autre a tendance à rendre ces gens-là quelque peu piqués. Le transfert n’est jamais sûr, le sens varie au passage – il se nuance, s’altère, devient absurde ou plus

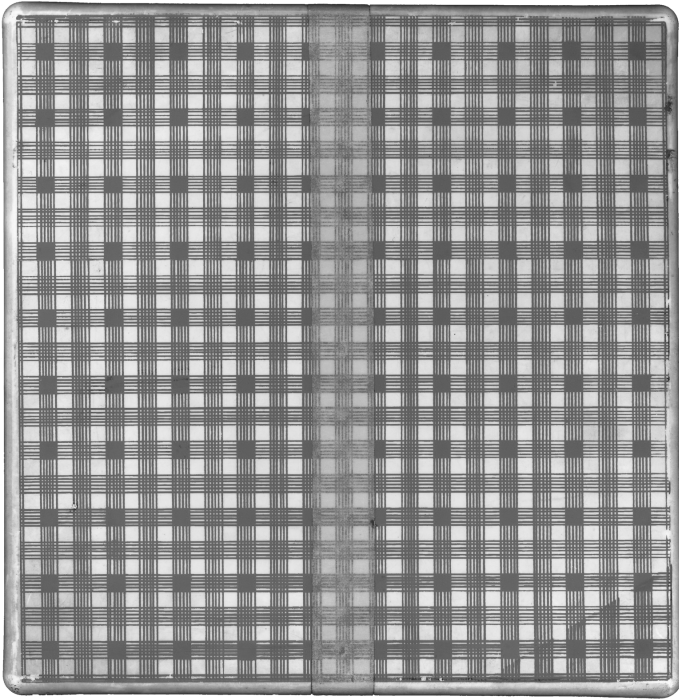
fort. Traduire Valéry, notamment, relève d'un choix très particulier : la signification de ses textes n'a rien d'évident, même en français. Ce Trevor Stratton devait être un peu bizarre. Enfin, elle l'espérait.

À présent qu'elle a reçu la photo qu'il lui a envoyée pour sa carte de bibliothèque – la rouge, celle qui lui donnera accès à des collections spéciales et à des manuscrits originaux –, elle est décidée. Elle aime bien sa tête. Il a les yeux légèrement écarquillés sur le cliché, comme s'il était surpris de se retrouver capturé là. Elle est persuadée d'y voir la lueur de désir nécessaire et elle se dit qu'elle peut l'aider à combler ce désir. Déjà, elle apprécie la gracieuse ligne grisonnante au-dessus de ses oreilles qui contraste nettement avec le reste de sa chevelure, d'un noir sévère. De même qu'elle aime sa bouche, qui semble ébaucher un sourire – timide ou espiègle, elle n'en est pas certaine. Il est mûr pour recevoir son cadeau, c'est évident.

Elle lui attribuera le bureau avec le haut meuble de rangement vide dans l'angle. Il ne songera probablement pas à ouvrir tous les tiroirs le premier jour, mais il finira par découvrir tout au fond de celui du bas une boîte nichée dans le noir, innocente à première vue et pourtant surprenante. Comment pourrait-on voir ça et ne pas jeter un coup d'œil à l'intérieur ?

Elle se demande quelle sera sa réaction.

Voici le couvercle de la boîte :



Et vous, voulez-vous l'ouvrir ?

Paris
12 janvier

Cher monsieur,

J'ai mis la main tout à fait par hasard sur des archives absolument fascinantes. Je vous les enverrai par petits bouts à mesure que je les sortirai de leur boîte – pardonnez-moi par conséquent si cette documentation ne fait guère sens à vos yeux pour l'instant. Vous recevrez les éléments dans l'ordre où ils me sont apparus, et une fois que j'aurai extrait toutes les informations possibles, je tenterai de les organiser pour leur donner plus de cohérence. Les lettres sont mélangées, ainsi que les photos, les pièces, les gants, les cartes – tout. C'est un véritable pêle-mêle.

Il a neigé à Paris, si bien que la ville est couverte d'un joli manteau d'un blanc étincelant. Les pauvres Français sont complètement désemparés car un temps pareil est très rare par ici. Les voitures n'avancent pas, les gens sont bloqués. C'est assez drôle à voir, à vrai dire. On m'a expliqué que, d'habitude, il ne tombe que d'infimes

flocons qui fondent dès qu'ils ont touché le sol. Mais ceux-là ont tenu bon et personne ne sait quoi faire.

Je vais scanner les documents en même temps que je les découvre et je vous en adresserai une copie au cas où, par malchance, mes notes seraient perdues. Voici mes premières trouvailles :

1. Une lettre de demande en mariage datée du 22 novembre 1915.
2. Deux photos du même homme, prises à quelque cinquante ans d'intervalle (ce sont les plus grandes et elles reposaient sur l'ensemble des documents. Elles mesurent environ quinze centimètres sur vingt-deux et sont très bien conservées. La première est datée du 26 janvier 1943. La seconde ne l'est pas, mais elle semble avoir été prise à la toute fin du XIX^e siècle à en juger par les vêtements du personnage).
3. Une carte postale d'un père à sa fille, envoyée depuis le front et datée du 12 octobre 1918.
4. Un rosaire.
5. Un minuscule agenda – il tient dans la paume de la main – à la couverture ornée de roses et intitulé « Petit calendrier de l'année 1928 ». (J'ai scanné la couverture et quelques pages.)
6. Deux cartes de visite : une au nom de M. & Mme Henri Brunet, et l'autre au nom de Mme Henri Brunet seule. (Louise, de son prénom. Je n'ai pas encore trouvé de portrait de cette femme. Peut-être le ferai-je, mais je n'en suis pas sûr – qui sait si elle n'aimait pas qu'on la photographie ?)

C'est tout ce que j'ai à vous montrer pour l'instant, d'autres envois suivront – sauf que je ne peux pas vous dire quand. Je ne cesse d'être distrait par des projets annexes, ainsi que par tout un cirque administratif ridicule. Les Français ont l'air de beaucoup aimer ça, en particulier la jolie secrétaire rousse, qui adore tamponner des formulaires, me les fait remplir en trois exemplaires et me demande de les refaire tamponner ailleurs avant de les lui rapporter. Certains jours, cela m'amuse. Mais parfois cela me donne aussi l'envie de me prendre la tête à deux mains pour l'empêcher d'exploser.

À part ça, je suis en forme ces jours-ci. En très grande forme, même, si l'on considère que tous mes collègues tombent comme des mouches, victimes de divers virus grippaux.

Je n'ai encore parlé à personne des documents que j'ai découverts. À coup sûr, quelqu'un tenterait de me les dérober si je le faisais. Les Français exigeraient qu'ils soient confiés au service des archives et il me faudrait remplir et faire tamponner des tas de papiers avant de pouvoir de nouveau les étudier. Quelle plaie ! Pour l'heure, j'exerce mon droit à être un chercheur réservé et silencieux – et c'est un plaisir aussi doux et délicieux qu'un bonbon aux fruits.

Je vous laisse à votre travail, monsieur, avant de me laisser de nouveau aller à un langage trop extravagant. Je vous salue, ainsi que votre famille,

Cordialement,

A handwritten signature in cursive script that reads "Trevor Stratton". The signature is written in dark ink and is positioned above the printed name.

Trevor Stratton

[NB : il n'y avait pas d'enveloppe avec la lettre, ce qui me contrarie car je ne suis même pas sûr du nom du destinataire. Le courrier se compose d'une simple feuille de papier pliée en deux de manière à former un petit in-folio. Elle se déchire presque en son centre tant elle est fragile. On devine que son auteur n'était guère plus qu'un écolier. La maladresse touchante avec laquelle il exprime ses sentiments et ses fautes d'orthographe en témoignent, de même que les lignes qu'il a tracées au crayon afin d'écrire droit et bien proprement sur la page, et qu'il a ensuite tenté d'effacer après que l'encre de sa plume a séché.]

Aux Armées, le 22-11-15- 20^h30

Mon Cher Oncle.

Depuis bien longtemps j'ai une chose à te dire et aujourd'hui j'ose tout de même te l'annoncer. C'est plutôt un secret. Cela part de l'année dernière, je suis parti au régiment au mois de Septembre en Algérie, j'avais des idées sur une jeune fille, qui depuis, l'amitié que j'avais au début est devenu de l'amour, et quand je suis parti au feu j'avais le cœur bien gros. Mais il faut se résigner et c'est l'idée que j'ai eue. Depuis que je suis au feu je n'est pas cessé de correspondre régulièrement avec. Quand j'ai été en permission j'étais fou de joie mais il a fallu se quitter, et quand au départ pour la

deuxième fois au front, et que c'est toi mon
Cher Oncle qui m'a vu, je n'est pas eu
le temps de t'en parler, et aujourd'hui je
compte aller en permission pour le nouvel
an et c'est pourquoi que je t'écris car
au mois de janvier je me ferais un plaisir
d'appeler, ma fiancée, celle que j'espère
en faire ma femme et la rendre heureu-
se. Cette jeune fille est Louissette et mon
Cher Oncle c'est aujourd'hui que je te
demande sa main pour le retour de
ce carnage, auquel j'aurais changer
énormément car la guerre fait le caractè-
re d'un homme, Mon Cher Oncle tu
excuseras si ma demande est brève, mais
je ne sais pas faire de chichi. j'ai
à te dire que Louissette n'en sais rien
car jamais je ne lui ai dit correcte-
ment, ce que je viens de te dire. Mais
je crois que si ma demande est acceptée

elle n'en sera qu'heureuse. J'ai travaillé sur le front pour cela, car j'espérais racheter ma faute en étant au régiment et je crois avoir réalisé cette idée. J'espère Mon Cher Oncle que tu en feras part à Louissette. J'ai appris par Louissette quelle avait quitté Malakoff et quelle était chez ma tante Eugénie. J'espère quelle sera heureuse chez ma tante car elle est bien bonne. Je suis toujours en repos et la santé se maintient. Je ne vois plus grand chose à te dire à part qu'en lisant ta réponse seras pour moi un nouveau grand courage.

Je termine en t'embrassant.

Ton neveu qui t'aime et pense à toi

Camille

La lettre n'étant pas très lisible, je la recopie afin de ménager vos yeux. Je sais que vous maîtrisez suffisamment bien le français pour savourer la tonalité unique de cette lettre :

Aux Armées, le 22-11-15 – 20 h 30

Mon Cher Oncle¹,

Depuis bien longtemps j'ai une chose à te dire et aujourd'hui j'ose tout de même te l'annoncer. C'est plutôt un secret. Cela part de l'année dernière, je suis parti au régiment au mois de Septembre en Algérie, j'avais des idées sur une jeune fille, qui depuis, l'amitié que j'avai au début est devenu de l'amour, et quand je suis parti au feu j'avais le cœur bien gros. Mais il faut se résigner et c'est l'idée que j'ai eue. Depuis que je suis au feu, je n'est pas cessé de correspondre régulièrement avec. Quand j'ai été en permission j'étais fou de joie mais il a fallu se quitté, et quand au départ pour la deuxième fois au front, et que c'est toi mon Cher Oncle qui m'a vu, je n'est pas eu le temps de t'en parlé, et aujourd'hui je compte aller en permission pour le nouvel an et c'est pourquoi que je t'écris car au mois de janvier je me ferais un plaisir d'appeler, ma fiancée, celle que j'espère en faire ma femme et la rendre heureuse. Cette jeune fille est Louissette et mon Cher Oncle c'est aujourd'hui que je te demande sa main pour le retour de ce carnage, auquel j'aurais changer énormément car la guerre fait le caractère d'un homme. Mon Cher Oncle tu excuseras si ma demande est brève, mais je ne sais pas faire de chichi. J'ai à te dire que Louissette n'en

1. La ponctuation est atroce (il y a des virgules partout, comme s'il était anxieux et pris de hoquet), de même que la structure de ses phrases et son orthographe.

sais rien car jamais je ne lui ai dit correctement, ce que je viens de te dire. Mais je crois que si ma demande est acceptée elle n'en seras qu'heureuse. J'ai travaillé sur le front pour cela, car j'espérais racheter ma faute en étant au régiment et je crois avoir réalisé cette idée. J'espère Mon Cher Oncle que tu en feras part à Louissette. J'ai appris par Louissette quelle avait quitté Malakoff et quelle était chez ma Tante Eugénie. J'espère quelle seras heureuse chez ma Tante car elle est bien bonne. Je suis toujours en repos et la santé se maintient. Je ne vois plus grand-chose à te dire à part qu'en lisant ta réponse seras pour moi un nouveau grand courage.

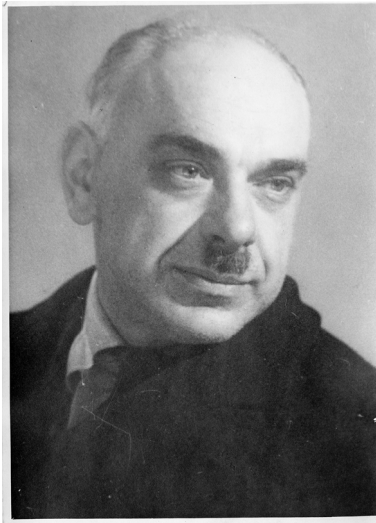
Je termine en t'embrassant¹.

Ton neveu qui t'aime et pense à toi

Camille

1. La formule de salutation, « je t'embrasse », me laisse perplexe chaque fois que je la croise. Le verbe « embrasser » veut tout aussi bien dire : (1) serrer quelqu'un dans ses bras ; (2) donner un baiser chaste à quelqu'un, sur la joue par exemple ; (3) donner un baiser passionné sur la bouche – ce que nous autres Américains appelons le *French kiss*. Je ne sais jamais quel sens retenir et seul le contexte permet d'en juger. Cela occasionne souvent d'intéressantes ambiguïtés. Ici, il me semble que c'est la première acception du terme qui prévaut.

Une photo datée
26 janvier 1943



Cet homme, sur le cliché, c'est forcément un collabo. Regardez cette moustache. Cela ne vous rappelle personne ? S'afficher ainsi aurait été impensable après la Libération. Vous savez qu'il n'a pas vécu jusque-là, qu'il n'a jamais revu une France libre, mais vous ignorez d'où

vous tenez cette information. Il meurt d'une crise cardiaque un an tout juste après que la photo a été prise. Vous l'imaginez serrer son bras gauche avec sa main droite, soudain saisi et en nage. Quelques instants plus tôt, son visage était si placide tandis qu'il lisait le journal. Observez ce visage, tel qu'il était avant, et essayez d'y percevoir la cause de cette attaque...

Si vous étiez romantique, vous diriez : il est mort le cœur brisé. Il était veuf, après tout. Son épouse est décédée en couches en 1896 après avoir donné naissance à leur fille. Son cœur s'est donc brisé très, très lentement. Peut-être cela a-t-il pris si longtemps parce qu'il ne cessait d'être à moitié consolé par les jeunes femmes qu'il engageait pour s'occuper de ses enfants.

Ou alors, il est mort le cœur brisé parce que son pays était asservi – même s'il a survécu presque quatre ans à l'Occupation. Il n'y a pas à dire, il était très flexible sur le plan moral. La situation n'était pas idéale. Il ne l'appréciait pas forcément, mais il ne l'a jamais combattue. Il était trop âgé. Cela ne le concernait plus.

Il avait soixante-treize ans. Son heure était arrivée, voilà tout. Son nom de famille était Victor. Quant à son prénom, j'espère finir par le découvrir parmi les documents.

Après que l'armée allemande est entrée dans Paris en juin 1940, il passe un mois entier sans dessoûler. Sa fille s'inquiète.

– Laisse-le tranquille, lui conseille son mari. C'est comme ça qu'il pleure notre pays.

Il n'a pas l'habitude de se mettre dans un tel état, lui qui a toujours été d'humeur égale. L'homme est du genre

modéré. Malgré son ébriété continuelle, il ne vocifère pas et ne se montre pas non plus larmoyant. Il ne dit rien qui pourrait lui valoir d'être fusillé. Du reste, il ne dit quasiment pas un mot.

Ses anciens collègues attribuent cet alcoolisme pathétique à sa récente mise à la retraite. Pour eux, il ne sait tout simplement pas quoi faire de ses journées.

Il n'explique à personne la raison de son attitude. Et puis en juillet, il redevient lui-même et reprend une vie tranquille. Il ne fixe pas avec animosité le soldat allemand qui lui demande ses papiers dans la rue à seulement trois pas de son immeuble, pas plus qu'il ne refuse de croiser son regard lorsque l'autre le dévisage en cherchant à déceler chez lui d'éventuelles tendances subversives. Il respecte aussi le couvre-feu.

Il achète de la viande au marché noir et une paire de bas très fins avec une couture noire à l'arrière. C'est un cadeau pour sa fille. Elle le remercie, mais ne les porte pas – elle préfère les garder pour une grande occasion, explique-t-elle.

Il a conscience que sa vision de près décline et il peine à travailler. Bientôt, il devra prendre sa retraite. Une telle perspective l'effraie. Il aimerait rester toujours en activité – cela l'aiderait à ignorer le grondement de plus en plus fort de la guerre qui s'annonce.

Sa fille essaie depuis des années d'avoir un fils. Elle n'a pas réussi à mettre un seul enfant au monde, pas même une fille, et elle pleure auprès de lui :

– Je suis trop vieille maintenant, je ne serai jamais mère. Pourquoi ? Ne suis-je donc pas une vraie femme ?

Il serre son corps fébrile contre lui et sent son visage brûlant contre son cou qu'elle baigne de ses larmes.

– Ma chérie, dit-il, estime-toi heureuse qu'il en soit ainsi. Vois-tu comment va le monde ? Tu as de la chance de ne pas avoir de fils.

Il aurait pourtant aimé qu'elle en ait un, juste pour qu'elle soit heureuse – même s'il sait que la douleur de perdre un enfant est bien plus vive que celle de n'en avoir jamais eu.

Il adore son travail, son côté pointilleux et précis. Il peut s'absorber dans sa tâche des heures durant. Il fait ça depuis tant d'années qu'il est devenu presque sourd au bruit des perceuses et des ponceuses. Il ne les remarque quasiment plus. Lorsqu'il était jeune, elles résonnaient dans sa tête bien après qu'il était rentré chez lui. Il les entendait encore quand il allait se coucher, et même quand il faisait l'amour à sa femme, il y a de ça si longtemps.

La Grande Guerre s'éloigne. Une nouvelle décennie a commencé et sa fille paraît apprécier la vie conjugale. Il ne lui échappe pas que l'homme qu'elle a épousé lui ressemble beaucoup. Il en sourit. Les bonnes filles épousent souvent la copie conforme de leur père.

Elle parle gaiement du fils qu'elle aura un jour. Il lui tarde tant de découper sa robe de mariée et de confectionner une tenue de baptême pour le bébé rose et potelé qu'elle expulsera de son corps, dans le sang et la douleur et la joie.

Il contemple le doux ovale de son visage, le jeune espoir qui illumine ses yeux noirs, et il revoit sa propre femme. Louise est tout ce qu'il lui reste.

Il obtient cinquante-sept perles de huit millimètres à un très bon prix auprès de l'un de ses fournisseurs. Leur couleur est magnifique : un blanc crème uniforme de nature à flatter n'importe quel teint. Elles sont aussi parfaitement rondes et leur poids lisse dans ses paumes le réjouit.

Il demande à l'une des employées du magasin de les monter en collier avec un fil de soie blanche. Il a beau être habile de ses mains dans bien des domaines, les nœuds n'ont jamais été son fort. Lui, il est fait pour travailler le métal et la pierre, pour souder, couper, polir – pour réaliser des motifs compliqués dans les chaînes en or et tailler les facettes étincelantes des diamants.

Il fabrique lui-même le fermoir avec de l'or blanc et y incruste de minuscules diamants ronds. C'est une véritable œuvre d'amour qu'il compte offrir à sa fille le jour de son mariage. L'homme qu'elle doit épouser, un dénommé Henri Brunet, travaille sous ses ordres au magasin et a toute son approbation. Il faudrait d'ailleurs qu'il le forme à prendre sa succession lorsqu'il ne sera plus là.

Son unique fils, l'aîné de ses enfants, succombe rapidement à la grippe espagnole en décembre 1918, après avoir survécu à la Grande Guerre. Sa vie est un désastre. S'il n'y avait pas sa fille, il sortirait le fusil avec lequel il a combattu, le calerait sous son menton et se ferait sauter la cervelle.

Il sert comme soldat en 14-18, mais il a passé l'âge de faire ça. C'est ridicule. Il est trop vieux pour les obus,

le shrapnel et les hommes qui tombent, leur crâne fracassé déversant des morceaux de chair ensanglantés – ces hommes qui tombent et restent là, à pourrir et à se fondre dans la terre infecte.

Une déflagration retentit derrière lui. Il se baisse pour se protéger de la pluie de boue toxique qui s'ensuit et se couvre la tête de ses bras. Un objet dur vient se ficher dans sa nuque. Cela le brûle. Sans doute un éclat d'obus, pense-t-il. Il va voir le médecin, qui nettoie la blessure avec de l'alcool et farfouille dans son muscle avec une pince à bouts plats.

Ce n'est pas du shrapnel, mais une dent – celle d'un homme qui a été réduit en charpie par l'explosion.

– On dirait une canine, observe le docteur.

Il rit en entendant ça, il rit et rit de plus belle jusqu'à ce que des larmes ruissellent de ses yeux. Puis il vomit. Il n'oubliera jamais l'odeur de l'alcool et la douleur cuisante dans son cou pendant que le médecin se penchait sur lui.

Son fils aussi est parti à la guerre. Là encore, c'est ridicule. Il n'est encore qu'un enfant dont les joues se couvrent tout juste de duvet.

Sa fille est amoureuse d'un garçon qu'il n'aime pas – un cousin, également envoyé au front, qui lui écrit des lettres enflammées depuis les tranchées. Il y a tant de choses ridicules. Il se moque de savoir dans quel monde il doit vivre du moment qu'il n'a plus jamais à faire la guerre.

Il est dans le métro parisien avec son fils et sa fille, qu'il tient chacun par la main. Son amour pour eux est tel qu'il en devient souvent douloureux.

La rame s'arrête à la station dans un grand crissement de freins. Elle comporte cinq voitures : quatre vertes et une rouge au centre. Sa fille lève les yeux vers lui.

– Papa, pourquoi est-ce que la première classe est au milieu ?

Il ne s'est jamais interrogé à ce sujet. Les enfants ont vraiment le chic pour poser les questions les plus incongrues qui soient. Sa réponse fuse cependant, spontanée :

– Eh bien, si la rame pile net et se fait emboutir par-derrière, ou bien si elle en heurte une autre devant elle, la voiture du milieu est la mieux protégée. C'est pour empêcher les membres importants de la société d'être blessés, tu comprends.

L'explication lui est venue à l'esprit en même temps qu'il l'énonçait, mais elle s'impose aussitôt à lui comme étant la bonne.

– Papa, c'est terrible ! s'exclame son fils, outragé par cette idée qui remet profondément en cause son sens de la justice.

Il hausse les épaules.

– C'est comme ça, mon petit. Ainsi va le monde.

Il renvoie la première jeune femme qu'il a engagée pour s'occuper des enfants. Même s'il est très bien avec elle, il a peur qu'elle ne tombe enceinte. Il faudrait alors qu'il l'épouse et cela heurterait son sens des convenances.

C'est par une journée sans nuages du printemps 1896 que sa femme donne naissance à son second bébé, une fille, avant de succomber à des complications liées à l'accouchement. Il baptise l'enfant Louise. À la voir agiter ses tout petits membres, il se sent complètement

perdu et se dit qu'il s'agit sans doute du pire moment de son existence. Il est encore jeune.

Il monte un saphir ovale sur une bague en or. Le bleu pur de la pierre le fascine. Tout autour, il a réalisé un superbe filigrane. Son supérieur a passé beaucoup de temps à lui montrer comment faire et il songe que, peut-être, cet homme est en train de le former afin qu'il puisse le remplacer après son départ.

La pierre jette vers lui ses sombres reflets. Il n'a jamais été si heureux et il décide d'offrir la bague à son épouse pour fêter la naissance de leur fils. C'est le premier bijou fabriqué de ses propres mains qu'il ramène à la maison au lieu de le vendre. Il est fier de lui, et content que sa femme porte le fruit de son travail sur elle.

Le jour de son mariage, il a peur. Il est à peu près sûr d'aimer la fille, mais le « jusqu'à ce que la mort nous sépare » le laisse incertain. C'est long, comme échéance. Comment un homme peut-il savoir s'il aimera encore sa femme dans plusieurs dizaines d'années, quand elle sera vieille et flétrie, et peut-être même vacharde et amère ?

Aujourd'hui, elle est adorable avec sa robe en dentelle blanche, ses joues empourprées et ses yeux noirs qui refusent de croiser les siens. Elle est vierge, ce qui le rend nerveux, et maladroit, et fébrile aussi, autant que si c'était sa première fois. Au début, ils se déshabillent avec le plus grand sérieux. Aucun d'eux ne sourit. Puis, sans qu'il comprenne comment, il s'empêtre dans ses bretelles. Ses contorsions le font rire et, devant sa gaieté, sa femme s'autorise à l'imiter.

– Attends, je vais t'aider, dit-elle.

Ensuite, ils sont nus et libres, et à l'aube du reste de leur vie : c'est comme un nouveau départ pour lui, comme une naissance.

Cet homme, là, il est à peine sorti de l'adolescence. Il n'a même pas quitté la maison paternelle. Il s'agit de son premier portrait, pris sans sa famille autour de lui. Son père s'en amuse.

– La prochaine fois qu'on te prendra en photo, tu auras déjà une femme et des enfants, dit-il. Savoure ton célibat !

Il déborde d'enthousiasme et attend avec impatience de découvrir ce que lui réserve l'avenir. Notez ce regard franc. Il vient tout juste d'obtenir un contrat d'apprentissage dans une bijouterie. Son père est déçu qu'il ne se lance pas dans le droit, mais il voit bien que le garçon est habile de ses mains et qu'il souhaite exploiter ce don. Son fils a toujours été doué pour le travail de précision.

Ses oreilles décollées ont un côté touchant. Il est trop jeune pour savoir qu'un portrait de profil ou de trois quarts serait bien plus flatteur, parce que ce défaut n'apparaîtrait pas aussi visible alors. Mais il finira par s'en rendre compte.

Si vous étiez romantique et si vous n'étiez pas arrivé à ce stade en remontant le fil de son existence, vous diriez : il a toute la vie devant lui – quelle chance !